Le tyran et son double : la captation du tyrannique par le prince italien au XVI^e siècle

The tyrant and his double: the capture of the tyrannical by the Italian prince in the 16th century

Renaud Villard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cdlm/13136>

DOI : 10.4000/cdlm.13136

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2020

Pagination : 49-65

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Renaud Villard, « Le tyran et son double : la captation du tyrannique par le prince italien au XVI^e siècle », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 100 | 2020, mis en ligne le 15 décembre 2020, consulté le 01 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/13136> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.13136>

Ce document a été généré automatiquement le 1 décembre 2021.

© Tous droits réservés

Le tyran et son double : la captation du tyrannique par le prince italien au XVI^e siècle

The tyrant and his double: the capture of the tyrannical by the Italian prince in the 16th century

Renaud Villard

- 1 Au début du XVI^e siècle, pour résumer le regard admiratif et critique qu'il porte sur Laurent le Magnifique, l'historien et homme politique François Guichardin emploie une expression hautement paradoxale : tout en dénonçant l'usurpation du pouvoir par l'ancien maître de Florence, il souligne qu'il aurait été impossible d'avoir un meilleur tyran¹.
- 2 Alors que Laurent le Magnifique était sans doute la figure exemplaire du tyran voilé, de l'usurpateur dissimulant sa captation de pouvoir derrière le maintien des institutions traditionnelles, Guichardin ne pose pas la question en termes de révélation d'une tyrannie : la tyrannie est devenue une évidence qui ne nécessite aucun dévoilement, aucun usage des signes caractéristiques à même d'identifier clairement le mauvais prince, comme une longue tradition politico-juridique, d'Aristote à Bartole, les avaient établis² ; la tyrannie au contraire, normalement le pire des gouvernements, se pose en termes qualitatifs, d'estimation du bon ou mauvais tyran.
- 3 C'est le signe d'une évolution de la pensée et des pratiques politiques : le prince italien ne cherche plus à s'écarter, au moins en apparence, d'une représentation tyrannique, au contraire, il assume la nécessaire tyrannie inhérente à l'exercice du pouvoir ; c'est par conséquent toute l'image du pouvoir qui s'en trouve modifiée.
- 4 Certes, les princes n'abandonnent pas les références au bien commun, à la justice, à la protection contre les violences, mais ils se donnent à voir comme porteurs d'une tyrannie nécessaire et libératrice, d'une bonne tyrannie qui se présente comme indispensable au bien commun ; l'aboutissement à la fois logique et extrême de cette nouvelle figure du prince italien est alors celle, ô combien paradoxale, du tyran

tyrannicide, c'est-à-dire du tyran qui est le seul à même d'assassiner le tyran, dans une circularité.

- 5 Le prince italien du XVI^e siècle, c'est ce que cette étude tentera de montrer, n'entretient plus avec la tyrannie le rapport dissimulé, ambigu, inavoué des princes du XV^e : au contraire, il se donne à voir ouvertement comme tyran, mais comme un tyran à la fois libérateur et tyrannicide, pourfendeur et restaurateur de la liberté et de l'État. Cette double mise en image du prince, sorte de monopolisation de la violence *illégitime* par un pouvoir en partie conscient, en partie dépositaire involontaire de cette re-fabrication des représentations politiques, aboutit au renforcement considérable d'un pouvoir qui ne peut plus être menacé que par lui-même.
- 6 Dans une Italie abandonnée clairement à l'emprise des tyrans, dans une Italie qui met en place un nouvel art de gouverner, définissant la politique non plus comme science du bien commun, mais comme technique de conservation de pouvoir³, le tyran se manifeste ouvertement comme tel, participant ainsi à ce discours de l'inégalable puissance princière et de la nécessaire tyrannie.
- 7 Cette étude tentera de souligner cette double figure, à la fois tyrannique et tyrannicide, du prince italien, en soulignant dans un premier temps les pratiques tyranniques (délibérément visibles) mises en œuvre par ces pouvoirs politiques, pour mettre ensuite l'accent sur la représentation du prince tyrannicide, aboutissement non seulement de cet auto-dévoilement tyrannique, mais aussi de la captation par le prince des violences tournées contre lui.
- 8 Les pratiques politiques des princes au pouvoir semblent en effet s'afficher comme ouvertement tyranniques, en répondant parfaitement aux critères classiques d'analyse de la tyrannie. Quand il s'agit de princes nouveaux, l'évidence tyrannique peut paraître prévisible, mais certains nouveaux maîtres de cités semblent avoir à cœur la multiplication des signes de tyrannie manifeste, comme le jeune condottiere Liverotto Uffreducci, lorsqu'il prend violemment le pouvoir dans sa petite ville natale de Fermo (dans les États pontificaux) :

Arrivé dans la ville le 2 janvier [1502] avec une troupe de cavaliers et fantassins, il alla aussitôt rendre visite à Fogliano son oncle, à Raffaele della Rovere [puis quatre noms] et les fit aussitôt étrangler puis jeter dans certaines de ses caves souterraines ; ensuite, avec ses gens, il sort en criant « Mort aux tyrans », s'emparant ainsi de la ville. Rencontrant, à la porte San Francesco, Gio. Battista Paccarone, 12 ans, fils de Pier Leonardo Paccarone, il le fit assassiner ; de deux enfants du Raffaele précité, il fit jeter l'un des fenêtres en tête de la place, il fit tuer l'autre dans les bras de sa mère à la maison, ainsi que d'autres du petit peuple. Il fit ensuite emprisonner Gio. Francesco Assalti avec Marco et Lorenzo ses fils : ils durent payer 4 500 ducats pour sortir. Et ayant fait venir, lui donnant la garantie de sa parole, Gentile de Nobile, qui était à Mogliano, il le fit assassiner.

Après avoir terrorisé la ville par une telle scélératesse, ayant réuni le Conseil il se fit donner toute latitude de pouvoir agir à sa guise : grâce à quoi il réforma le gouvernement, fit 12 Gouverneurs pour gouverner la ville pour un an, dont il fut le supérieur, en sorte que rien ne se fasse sans lui ou, en son absence, sans ceux de sa maison. [...] On commença à confisquer tous les biens des assassinés, mais ceux de Gio Battista Fogliano lui furent donnés. [...] Lui cependant se réunit une garde rémunérée et commença le palais en tête de la place où étaient les Frères des Apôtres [...] il commença à vouloir réparer le Girone [la forteresse] et commença à la réparer⁴.

- 9 Cette surabondance des signes tyranniques, cette tyrannie d'exercice du pouvoir qui corrobore la tyrannie d'usurpation est certes le fruit de la légende noire de ce

Liverotto⁵. Elle repose cependant aussi sur une tyrannie assumée sans état d'âme par l'auteur du coup d'État, qui non seulement estime inutile le moindre déguisement de son pouvoir, mais qui, en outre, affirme par cette tyrannie l'émergence d'un État neuf radicalement coupé, en termes d'image du moins, du gouvernement précédent.

- 10 Ce choix de la tyrannie ouverte se perçoit également très nettement dans les nouvelles méthodes de gouvernement progressivement mises en place dans les années 1520-1540 dans les États pontificaux, à Ancône (dans les Marches) par exemple : Clément VII y fait construire un bastion, puis y envoie Luigi Gonzaga comme gouverneur, et ce dernier fait d'abord montre d'affabilité et d'affection envers les habitants. Peu après, en septembre 1532, grâce à un renfort de troupes et à la complicité du gouverneur des Marches, il occupe militairement et par surprise la ville, et la tyrannise alors ouvertement⁶. C'est du moins l'impression qui ressort de la chronique d'Ancône de Bartolomeo Alfeo, dans laquelle l'auteur déplore :

Et le seigneur Luigi [Gonzaga], se découvrant armé avec tous ses soldats bien armés s'empara des rues principales de la ville [... monseigneur de la Barba, gouverneur des Marches, s'installe alors dans le Palais communal] jetant par les fenêtres tous les livres et les archives de la République décorée, privant de tous leurs offices et dignités les citoyens soumis [...] Et da la Barba n'avait plus comme avant des paroles amènes, mais se montrait à tous acerbe et austère, commençant à les maltraiter et à favoriser les gens du menu peuple, artisans et étrangers [...]. S'ensuivit le gouvernement dudit sardinelle [Benedetto Accolti, cardinal de Ravenne] avec son vice-légat très cruel, Bernardino della Barba, se faisaient chaque jour une innovation, se torturaient de nombreuses personnes, pour peu qu'on eût parlé ou retrouvé quelque vieille faute ; souvent, aux fenêtres du tribunal, on voyait donner la corde, créant d'énormes épouvantes et une incroyable servitude.

- 11 C'est le ton général du gouvernement qui paraît nouveau, un mélange d'extrême rigueur judiciaire et de rudolement volontaire de la cité d'Ancône et de ses habitants, pour des raisons à l'origine essentiellement fiscales. L'usage d'un réel coup d'État militaire contre une cité pourtant déjà sujette, préalable à un tournant radical du pouvoir, l'usage d'images de violences possibles, révèle ici encore le choix conscient d'un pouvoir qui non seulement entend assumer l'ensemble de ses prérogatives, mais également laisse deviner sa capacité de nuisance et d'action extralégale.
- 12 Dans un contexte différent, on retrouve la même ambition de mettre en avant la tyrannie d'un pouvoir nouveau, mais légitime : en 1545, Pier Luigi Farnèse est créé duc de Parme et Plaisance par son père le pape Paul III ; l'installation de ce souverain légitime dans un duché inventé pour lui s'accompagne de profondes réformes, vécues comme autant de violences du pouvoir. Loin de tenter de composer avec les élites locales, féodales ou citadines, le nouveau duc se confronte rapidement et délibérément avec les anciennes prérogatives, manifestant d'emblée avec force sa nouvelle autorité, imposant un contrôle strict de la cité de Plaisance et de ses élites traditionnelles, habituées à une quasi-autonomie⁷.
- 13 Ce choix d'un pouvoir aussitôt manifesté, d'un usage immédiat de la force et de la contrainte, provoque l'assassinat de ce nouveau duc, deux ans après son investiture⁸. Un notaire chroniqueur de Modène, apprenant cet assassinat en septembre 1547 sans bien en connaître encore les circonstances, note aussitôt qu'il savait bien que le nouveau duc était un grand tyran, c'est-à-dire qu'il connaît et tient pour sûre la réputation tyrannique du nouveau duc, apparemment notoire ; il écrit ainsi :

Je sais bien qu'il [le duc] gouvernait ses sujets de façon très tyrannique, et qu'il se comportait très mal.

- 14 Quelques jours plus tard, il rappelle certains des nombreux griefs des habitants de Plaisance à l'encontre de leur duc, comme la construction d'une forteresse qui, outre sa seule signification, implique également la destruction de maisons et d'un monastère, comme la pression fiscale abusive, ou encore le non-respect des demandes de l'empereur. Le choix du nouveau duc de contester d'emblée les prérogatives, notamment celles de la noblesse féodale, est un choix manifesté par des contraintes spectaculaires, comme l'obligation de résidence dans la cité de Plaisance pour les principaux feudataires du duché ; à la tyrannie voilée du ^{xv}^e siècle qu'il s'agissait de rendre manifeste, succède donc une tyrannie non seulement manifeste mais encore manifestée, dans les pratiques politiques comme dans les modes de vie.
- 15 Les nouveaux tyrans semblent en effet s'appliquer à respecter implicitement un code de conduite du parfait tyran, y compris dans leurs actes privés : la légende noire d'Alexandre de Médicis, premier duc de Florence, accusé d'innombrables débauches, et surtout le fait qu'il n'ait pas particulièrement tenté de la démentir⁹, abondent dans ce sens. Les histoires florentines concordent ainsi toutes pour affirmer le caractère libidineux du duc Alexandre¹⁰, ne remettant pas en question, même pour celles d'entre elles plutôt favorables aux Médicis, le lien entre cette amoralité et la mort violente de ce souverain.
- 16 Il semble par conséquent que les nouveaux princes aient eu à cœur d'affirmer leur capacité tyrannique, c'est-à-dire de souligner qu'ils étaient détenteurs d'une autorité dont les dérives tyranniques possibles, loin de contredire leur légitimité, participaient au contraire de leur souveraineté. La tyrannie n'est alors plus le pire des gouvernements, le signe d'une ruine future, ou simplement le contraire du principat : la tyrannie devient un des attributs ordinaires du gouvernement, un outil utilisable sans état d'âme à chaque instant, et particulièrement utile et efficace en cas de (re)fondation d'un État.
- 17 Cette banalisation des pratiques tyranniques s'appuie non seulement sur le caractère souvent manifesté des pratiques tyranniques, mais aussi sur une évolution de la pensée et des discours politiques, qui tendent à faire du tyran un mal nécessaire, ou à tout le moins supportable : ici encore, le tyran n'est plus posé comme le plus détestable des gouvernements, mais comme un temps tout autant regrettable que malheureusement acceptable dans la longue durée politique. Marcello Alberini, dans sa chronique romaine du premier tiers du ^{xvi}^e siècle, déplore que tous les gouvernements de son temps, exception faite de Venise, subissent une forte tentation tyrannique ; le bon prince semble introuvable, occulté qu'il est par ses dissimulations, sa raison d'État :
- Notre époque peut bien se dire plus que malheureuse, du fait qu'elle n'eut jamais de prince réellement digne de ce nom ; et on en trouverait peu ou aucun qui ne se laisseraient pas emporter, eux et les autres, par une avarice effrénée et l'immense désir d'étendre leurs États et royaumes. De là sont survenues si souvent tant de discords entre eux et d'autres pays, si bien que, outre les autres changements, on a vu de nombreuses fois des grandes villes désolées et presque dépeuplées, et les familles et successeurs de ces princes, qui autrefois régnaient et gouvernaient, chassées, dispersées et dissipées¹¹.
- 18 Le tyran n'est alors plus une déviance mais une norme, le fruit de nouvelles conjonctures de gouvernement et l'amertume du ton laisse également pointer la résignation.

- 19 Cette nécessaire résignation, c'est-à-dire la négation du droit à la révolte contre le mauvais prince, est plus ouvertement mise en avant par les penseurs de la raison d'État, qui restreignent le champ du tyrannicide et montrent qu'il y a aussi des mérites à supporter la tyrannie. Ammirato Scipione, par exemple, souligne dans ses *Discours* sur Tacite que non seulement le mauvais prince doit être accepté avec patience, mais en outre que l'on peut être vertueux sous un mauvais prince, et que la vertu en est alors d'autant plus méritoire ; de plus, il met en doute l'exemplarité des tyrannicides les plus héroïques (celui de Judith et celui de Mucius Scevola) et incontestables, délégitimant implicitement les autres actes similaires et moins glorieux¹² – ce qu'un discours anonyme contemporain corrobore, en déconseillant à l'homme noble de vouloir libérer la patrie du tyran, car il risque alors d'exposer sa patrie à pire, c'est-à-dire au gouvernement de la plèbe.
- 20 Un homme noble ne devrait jamais s'exposer au péril de tuer le tyran pour libérer sa patrie, à moins que ce dernier ne fût plus cruel que Néron, plus infâme qu'Héliogabale ; parce que là où la Plèbe a perdu la liberté, et participe au gouvernement de la République, on constate que, passant d'un extrême à l'autre sans voie intermédiaire, elle déteste à tel point le nom de tyran, qu'il lui semble impossible d'assurer la sécurité et la liberté de la République, si elle ne s'y arroe pas tout le gouvernement¹³.
- 21 Bernardino Bombino, lui, insiste sur le caractère à la fois nécessaire (en tant qu'envoyé par Dieu pour punir un peuple sans raison) et presque naturel du tyran (comme fruit d'une propension innée de l'homme), tant et si bien qu'il paraît difficile de lui contester droit de cité :
- Néanmoins, on ne peut nier que Dieu donne un roi tyrannique au peuple sorti de la raison, afin qu'il le punisse de son péché (*Livre des Rois*, I, 8) et également Dieu dans Iosué dit : je te donnerai un roi dans ma colère parce qu'à tel peuple convient un tel pasteur [...]. Ce pouvoir du Tyran est donc ordonné par Dieu parce qu'il n'y aurait pas pouvoir s'il ne fût ordonné par Dieu. [...] Parce que naturellement le bonheur est orgueil [...] pour cette raison les Princes, se considérant comme heureux du fait qu'ils se voient placés au-dessus des autres par leur puissance, et naturellement sont orgueilleux : de là provient qu'ensuite ils laissent derrière eux, d'une certaine façon, l'office de l'excellent Prince, et remplissent l'office du tyran¹⁴.
- 22 Scipione da Castro, de son côté, affirme que seul un cas précis autorise à l'opposition contre le prince :
- On combat l'État et son Prince avec un juste ressentiment dans le seul cas où, ayant abandonné la vraie religion, il s'efforce d'introduire de fausses sectes : et ce du fait que le devoir de l'homme envers Dieu, est beaucoup plus pressant que tout autre lien, qu'il soit naturel, légal ou volontaire. Dans tout autre cas sauf celui-ci, le Vassal est tenu de désirer un Prince bon, et tolérer le mauvais : faute de quoi se perturberait sans cesse l'État du monde¹⁵.
- 23 Globalement, la pensée politique banalise le tyran, en fait un moment ordinaire et acceptable de la vie publique : le seul tyran réellement digne de nom sera le traître à Dieu, le prince hérétique¹⁶, et la question même du tyran devient secondaire dans le domaine italien, où les tensions religieuses sont faibles.
- 24 Ainsi un des textes fondateurs de la raison d'État italienne, l'ouvrage éponyme de Giovanni Botero, ne se penche-t-il pas sur le problème du tyran et de son maintien : parlant de la conservation des États, Botero traite implicitement ensemble toutes les formes de pouvoir, sans juger nécessaire l'étude spécifique de la tyrannie, tant cette déviance du pouvoir est devenue ordinaire et banalisée. L'aboutissement logique de

cette pensée politique qui postule la nécessité du tyran et la vanité du tyrannicide, légitimant ainsi cette visibilité tyrannique que l'on a constatée, consiste en l'émergence de textes de circonstance, c'est-à-dire de textes proposant la meilleure attitude à adopter face à un tyran. Ainsi, pour éviter d'être victime du tyran, Torquato Accetto propose une dissimulation légitime, en présentant au tyran un visage joyeux :

Monstres horribles que ces puissants qui dévorent la substance de qui leur obéit ; le meilleur moyen qu'a alors une personne exposée au risque d'une telle mésaventure pour y remédier est de s'abstenir de l'ostentation dans la prospérité, et des larmes et des soupirs dans la misère ; et je ne parle pas seulement de cacher les biens extérieurs, mais aussi ceux de l'âme ; [...] Ainsi, il n'est pas permis de soupirer, quand le tyran ne permet pas de respirer, et il n'est pas permis de pâlir, lorsque le fer fait rougir la terre de sang innocent¹⁷.

- 25 Sur le même registre, le Génois Andrea Spinola Maso donne une série de conseils destinés à apprendre à se protéger des dangers nombreux qu'un mauvais prince fait courir à ses sujets¹⁸.
- 26 Le tyran n'est donc plus le pire des hommes, le premier pas vers la destruction d'une cité : il est une des formes admises de gouvernement, une forme certes peu souhaitable, mais contre laquelle il semble vain de lutter. Le tyran est même souvent un mal nécessaire et bien souvent réformateur, une des formes possibles et légitimes du gouvernement princier, qui se refonde en manifestant sa capacité tyrannique assumée.
- 27 Cette dimension refondatrice de la pratique ouvertement tyrannique du pouvoir est essentielle : en effet, le prince ne se donne pas à voir comme tyran par simple goût de la démonstration de force ; au contraire, la captation de l'image tyrannique correspond, paradoxalement, à la mise en place d'un discours tyrannicide. La tyrannie, dans les pratiques politiques, dans les mœurs princières, dans la pensée politique, est d'usage acceptable parce qu'elle met en avant son ambition libératrice et tyrannicide.
- 28 Quand Liverotto Uffreducci, cité plus haut, prend un pouvoir manifestement tyrannique à Fermo, il le fait au cri de *A mort les tyrans !* De même, quand le pape Paul III, après avoir maté une rébellion de Pérouse en 1540, lui impose une forteresse clairement tournée contre la cité, la dépossède de ses anciens privilèges, en un mot la tyrannise ouvertement, c'est ici encore au nom d'une démarche tyrannicide clairement exprimée (le contraste est volontaire) par une inscription sur le fronton de cette même forteresse, de ce même symbole d'une tyrannie ouverte¹⁹ : la forteresse, instrument délibérément voyant de la tyrannie pontificale, est alors le support d'une inscription tyrannicide.
- 29 Ce caractère libérateur des pratiques tyranniques du pouvoir se perçoit également à travers les analyses qui sont faites du gouvernement florentin après la chute de la République florentine ; par exemple les ambassadeurs de Venise à Florence, bien qu'ils partagent le même goût pour la liberté, dressent le constat de l'échec de la liberté florentine, qui a paradoxalement tyrannisé Florence, alors que la tyrannie actuelle des ducs la libère. Ainsi Vincenzo Fedeli, lors de sa description de Florence en 1561, dénonce-t-il la tyrannie très manifeste de Côme I^{er}, mais en soulignant qu'elle a écarté de Florence le risque de destruction qu'elle courait du fait de ses désordres et tyrannies :

Mais à ce cadre s'ajoute un revers très sombre et ténébreux, à considérer que tant de très nobles et riches familles [...] se voient désormais dominées et gouvernées par un seul homme leur compatriote, et de seigneurs qu'elles étaient, transformées en esclaves [...]. Ces mêmes Florentins confessaient que ceci leur est advenu par

jugement manifeste du seigneur Dieu, qui n'a plus voulu supporter dans cette ville les offenses et tyrannies, qui faisaient que le peuple, la plèbe, les sujets, les pauvres gens des campagnes, et même enfin la patrie, étaient cruellement traités²⁰.

- 30 Vingt-sept ans plus tard, un autre ambassadeur, Tommaso Contarini rapporte au Sénat vénitien la même analyse du grand-duché de Toscane : libre, Florence fut emplie de confusions, incapable de profiter des biens de la liberté ; passée sous la férule d'un prince, elle s'est renforcée du fait de la concorde²¹. Cette analyse du nécessaire déclin des anciennes républiques fait alors figure de lieu commun, applicable notamment à Sienne ; implicitement, les ambassadeurs soulignent tant la réussite de Venise, que le caractère exceptionnel de cette réussite : ordinairement, les républiques sont finalement destinées à une tyrannie qui leur ôte les discordes.
- 31 Discours et pratiques s'accordent ainsi pour dire que le pire des gouvernements n'est pas la tyrannie, mais les désordres, c'est-à-dire une absence de réel gouvernement : la tyrannie, en tant que forme reconnue et acceptable de gouvernement, sera donc infiniment préférable à la licence, d'autant que, c'est ce que l'expérience des temps et la pensée politique répètent, elle n'est pas aussi mauvaise et destructrice que ce que l'essentiel de la pensée politique du xv^e siècle laissait entendre. Non sans morgue, c'est ce que souligne l'auteur anonyme d'une vie de l'Empereur Auguste, vers 1580 :
- Il faut noter d'emblée, qu'un État bien institué, comme c'est le cas en Italie aujourd'hui de Venise, ne peut accoucher d'un tyran : il est donc nécessaire, pour qu'il naisse, que les lois soient entièrement, ou en grande partie, corrompues. [...] Mais la tyrannie dans une République divisée est bonne, parce qu'elle ressemble au principat légitime, qui n'est introduit dans certains cas que dans le but d'éviter que le pauvre et le riche ne se détruisent l'un l'autre (... en conclusion) Que profite donc qui veut de cette stupide liberté qui n'a de liberté que le nom, s'il ne veut pas la nommer licence ; à ressemblance de ceux qui, buvant du vin gâté, se persuadent de boire du Chiarello, du Sanseverino, ou une autre boisson plus précieuse²².
- 32 L'inversion du modèle ancien est totale : la liberté asservit, la tyrannie non seulement libère, mais sauve de la destruction ; le tyran comme pire des gouvernements disparaît donc, signe justement de la réussite de cette captation d'image par le prince italien. Loin de dissocier bon et mauvais gouvernement ou prince juste et tyrannique, pratiques politiques et discours ont ainsi permis l'émergence d'une forme de nouvelle utopie politique, celle du tyran libérateur, celle d'un prince Janus qui représenterait le meilleur et le pire des gouvernements, c'est-à-dire qui détiendrait une capacité assumée à la dérive tyrannique et libératrice. L'autre aboutissement de ce prince Janus, pendant du précédent et autre indice d'une captation, en partie involontaire, de représentations par le prince, est la figure du tyran non seulement libérateur, mais aussi tyrannicide.
- 33 Cette vision du prince tyrannicide était déjà en germe dans les pratiques politiques de la fin du xv^e siècle : face à la conjuration, les pouvoirs menacés tendaient à présenter ces complots, quand ils étaient d'envergure et ne pouvaient se résumer à une simple vengeance, comme une menace tyrannique. Ainsi, en 1478, après que la famille des Pazzi (alliée à celle des Salviati et avec l'accord du pape Sixte IV) eut tenté de renverser la domination des Médicis à Florence²³ (blessant Lorenzo de Medici, assassinant son frère) en légitimant son action par un discours en partie au moins tyrannicide²⁴, le pouvoir florentin réagit en dénonçant une tentative de coup d'État tyrannique, une tentative d'asservissement de la cité au profit des appétits conjugués du pape et d'une grande famille orgueilleuse de Florence²⁵ : ce discours officiel, présentant une simple

répression judiciaire comme une démarche tyrannicide permettant de débarrasser la cité d'une tyrannie en germe, apparaît clairement dans les actes judiciaires et dans la polémique politico-religieuse qui s'ensuit contre la papauté.

- 34 Cette dénonciation des gestes de l'adversaire comme une démarche tyrannique et non tyrannicide, cautionne alors une répression devenue non plus tyrannique, mais tyrannicide ; cette inversion radicale et légitimante²⁶ du pouvoir demeure parfois utilisée au cours du XVI^e siècle, comme par exemple pour dénoncer la conjuration de Fiesque contre Gênes en 1547²⁷, mais elle n'est que le premier indice d'une captation de la logique tyrannicide par les pouvoirs princiers.
- 35 La réelle et définitive appropriation du tyrannicide par le tyran intervient au cours du XVI^e siècle, quand se met en place une image du prince comme seul capable d'initier une violence politique illégale, quand se construit la représentation du pouvoir politique comme seul à même de lancer une conjuration et d'éliminer un autre pouvoir. Cette évolution s'appuie très largement sur la rumeur, sur les fantasmes de complot, mais aussi sur plusieurs cas avérés de conjurations importantes (comme celles déjà évoquées des Pazzi à Florence en 1478 avec l'assentiment du pape, ou l'assassinat de Pier Luigi Farnese, duc de Parme et Plaisance en 1547, avec le soutien actif du gouverneur de Milan) auxquelles les princes avaient apporté leur soutien.
- 36 La grande publicité donnée aux premiers complots, réels ou supposés, entre princes, c'est-à-dire le rôle joué par le fantasme d'assassinat dans la polémique entre princes, a sans doute nourri l'identification du pouvoir princier comme seul assassin possible d'un autre prince : j'ai déjà évoqué la vive polémique de Florence contre Sixte IV après la découverte de la conjuration des Pazzi ; on pourrait y ajouter d'autres temps forts de polémiques entre puissances voisines qui s'appuient sur des accusations d'assassinat tenté, comme celle entre Paul III et l'Empire après l'assassinat du duc de Plaisance et la conquête de cette ville par l'armée impériale ; mais la plus spectaculaire, car la plus longue est celle qui oppose les ducs de Ferrare et les papes Léon X puis Clément VII. Les ducs de Ferrare, Modène et Reggio, étaient feudataires de l'Église, et subissaient les conséquences de l'attention forte portée au pouvoir temporel par les Papes de la première moitié du XVI^e siècle.
- 37 D'Alexandre VI à Clément VII, les papes tentent de rétablir leur autorité sur les États de l'Église, à des fins bien souvent népotistes : les États du duc de Ferrare étaient alors une cible de choix, et les villes de Modène et de Reggio furent par exemple momentanément gouvernées par la papauté²⁸ ; cette période de fortes tensions, de politique défensive de la famille régnante des Este face aux initiatives pontificales, nourrit une polémique acerbe.
- 38 Ainsi en 1521, le duc Alfonso d'Este envoie-t-il une lettre manifeste aux principaux souverains européens, dénonçant notamment, procès à l'appui, une tentative d'assassinat perpétrée contre lui à l'instigation de Léon X, par le truchement de la corruption d'un de ses serviteurs ; en 1525 est découvert un nouveau « complot », presque identique dans les détails, au changement de pape (Clément VII) près ; un an plus tard, un autre complot, plus militaire celui-ci (il s'agissait d'introduire des troupes petit à petit dans Ferrare) voit le jour ; en 1528, deux nouvelles tentatives de renversement du duc Alfonso d'Este apparaissent, à chaque fois dirigées par des commissaires pontificaux, l'évêque de Casale dans un cas, le gouverneur de Bologne dans l'autre.

- 39 Le récit qu'en fait l'historien ferrarais Filippo Rodi, au tout début du XVII^e siècle, (mais en reprenant l'essentiel de la tradition laissée par les très nombreuses chroniques) est aussi éloquent que détaillé :

Mais j'ai moi récemment appris, connu et touché de ma main le fait que le susdit pape Léon X, non par ma faute, mais du fait de la haine qu'il me porte, a dressé des intrigues contre ma vie et mon État, et a, par l'intermédiaire de ses ministres scélérats, tenté de corrompre certains de mes serviteurs, par une forte somme d'argent et d'autres promesses, [...] j'ai fait coucher par écrit toute l'évolution de l'affaire, dont je détiens l'authentique original, et les témoins de cet abominable délit sont encore vivants, et avec l'un d'entre eux ledit pape Léon X a parlé en personne dudit complot, de manière stupéfiante pour qui l'apprendrait. [... s'ensuit le récit des différentes conjurations découvertes, conclu par] Comme toutes ces affaires étaient menées soit avec la complicité, soit sous la direction du pape Clément VII, le Duc voulut informer tous les Princes de la Chrétienté de ce qui se tramait, et leur envoyer les procès dressés contre les comploteurs, afin qu'ils voient le tort manifeste, et le mauvais procédé du pape à son encontre²⁹. [extrait du manifeste d'Alphonse I^{er} d'Este contre Léon X, en 1521]

- 40 Dans tous les cas, le duc tente d'obtenir des aveux et un procès, afin de pouvoir éventuellement les envoyer aux souverains européens pour dénoncer une papauté comploteuse et prête à utiliser la conjuration. La durée de la polémique, le recours systématique à l'accusation de complot, la publicité délibérée des différentes découvertes de prétendues conjurations, ont certainement nourri et favorisé l'identification du prince comme assassin privilégié du prince.
- 41 La répétition de tels événements, dans lesquels un prince en accuse un autre de conjuration contre sa personne, ou dans lesquels bien souvent la rumeur seule suffit à accuser telle ou telle puissance d'un hypothétique complot découvert, conduit à une confusion croissante entre l'image du prince et celle du conjuré : se met en place une nouvelle représentation du prince comme potentiellement tyrannicide, comme comploteur en puissance : et cette image se nourrit des rumeurs, en partie fondées, concernant la capacité d'action à distance du prince, la capacité de violence illégale et souvent extraterritoriale.
- 42 En effet, les nombreuses histoires en circulation rapportant des crimes à finalité politique, commandités par des princes, permettent d'achever l'image d'un prince tyrannicide c'est-à-dire l'image double d'un prince assumant sa virtualité tyrannique comme sa potentialité de comploteur. Les ducs puis grands-ducs de Toscane sont les figures les plus extrêmes de ces princes réputés assassins, de ces princes connus pour leur utilisation de tueurs à gages : l'assassinat de Lorenzino de Medici, meurtrier du duc Alexandre, réalisé à Venise pour servir Côme I^{er}, en constitue un des premiers exemples frappants et officiellement assumés³⁰.
- 43 Mais cette réputation qu'avaient les Médicis d'utiliser volontiers les assassinats à distance, le poison, à des fins politiques, existait avant cette date, comme en 1535, quand le duc Alexandre de Médicis est supposé avoir fait assassiner son frère, le cardinal Hippolyte³¹, qui lui-même pensait peut-être l'assassiner³². Cette banalisation de l'assassinat se perçoit ensuite à travers les efforts déployés par Côme I^{er} pour faire empoisonner Piero Strozzi³³, puis ces tentatives d'assassinats continuent, dirigées notamment contre les exilés florentins, tout particulièrement contre les anciens comploteurs³⁴.

- 44 Les Médicis sont l'exemple extrême de pratiques, réelles ou supposées, que la rumeur prêtait aux princes italiens du XVI^e siècle. Cette capacité de violence à distance, en toute illégalité mais en liaison avec une forme d'action judiciaire expéditive contre les supposés comploteurs, souligne le pouvoir d'action prêté à des princes qui s'affirment comme capables de pratiquer l'assassinat politique en tout lieu, même à l'encontre de personnes sur la défensive et résidant dans des États qui les protègent.
- 45 Par conséquent, la circulation de ces deux types de rumeur (la polémique incriminant les princes adversaires comme comploteurs, et l'idée de princes capables d'assassiner facilement et impunément), de façon conjointe au XVI^e siècle, nourrit l'assimilation du prince au comploteur, fournit une série d'exemples récents, un modèle de la conjuration dans laquelle le prince joue un rôle central, alors que les comploteurs s'y retrouvent bien souvent réduits au rôle peu enviable de spadassins : derrière toutes les conjurations, il recherchera donc la main d'un autre prince, d'un pouvoir extérieur concurrent, et non plus l'action de contestataires de l'intérieur du pouvoir princier.
- 46 L'exemple de Ferrare, ici encore, est frappant : après la longue série des « complots » pontificaux, les Este, marqués qu'ils sont par l'angoisse de la conjuration toujours possible, « découvrent » une série de complots tournés contre les ducs régnants : il s'agit d'abord d'un complot mené par le marquis de Pescara, c'est-à-dire implicitement par l'Espagne, en 1557³⁵, puis d'un complot du duc de Parme contre le gouverneur de Milan et le duc de Ferrare en 1559³⁶, puis enfin en 1580 d'un complot fomenté par le duc de Florence³⁷.
- 47 Cette succession de « conjurations » met en cause la majorité des puissances frontalières des ducs de Ferrare ; elles sont toutes construites selon le même modèle, c'est-à-dire le recrutement, sur ordre du commanditaire, d'une petite troupe de spadassins chargée de perpétrer le crime. Le troisième complot, celui de 1580, est dans les actes du procès reconnu comme parfaitement infondé : il y figure en effet une lettre confession de Camillo Dardeso datée du 2 octobre 1586, écrite pour soulager sa conscience, alors qu'il s'apprête à être exécuté pour une tout autre raison ; dans cette lettre, Dardeso (qui a été un des témoins majeurs du complot) reconnaît avoir tout inventé, avec l'assentiment, voire l'aide (à travers notamment l'usage de fausses tortures) de juges désireux de rassembler toutes les preuves possibles contre la famille bolonaise des Malvezzi :
- [à Bologne, en 1580, les juges] commencèrent à m'examiner, et à me suborner en disant que, si j'avais commis des crimes au service des Malvezzi, j'aurais la vie sauve [...] ils commencèrent à m'interroger sur de nombreuses affaires des Malvezzi, afin qu'ils soient punis, et pour leur donner satisfaction, comme ils m'avaient promis la vie sauve : tout ce que j'ai dit était faux, et je ne savais rien des Malvezzi qui les rendent punissables en justice [...] et en outre je dis avoir aussi dit à Ferrare que les seigneurs Malvezzi avaient voulu faire assassiner le duc de Ferrare [...] je dis que tout est faux, [...] mais que ce furent mes inventions pour me sauver la vie [...] et tout ce que j'ai écrit est vrai, et je l'ai écrit pour décharger ma conscience, étant sur le point de mourir³⁸.
- 48 Par conséquent, les pouvoirs politiques ne sont pas, loin de là, les seuls inventeurs de complots ; si, à des fins polémiques ou politiques, les princes ont parfois pu créer des conjurations, la majorité des inventions de complots fut *a priori* le fait de bandits, d'hommes de main, de voleurs qui, arrêtés et à peu près certains d'être condamnés à mort, tentent de sauver leur vie en inventant un complot, en rendant un service remarquable au prince (qu'il fût ou non le prince du lieu d'arrestation).

- 49 Un exemple de cette pratique d'invention *in extremis* figure aux Archives de Rome : lors du procès en 1556 de quatre malfaiteurs espagnols, l'un d'entre eux se montre particulièrement bavard et soucieux de dénoncer ; aussi finit-il par avouer (alors que l'hiver 1556 voit croître les tensions entre Paul IV et l'Espagne) qu'il a eu vent, par une maîtresse occasionnelle, d'un complot mené par un capitaine espagnol contre le cardinal Carafa (le cardinal neveu du pape) et d'évoquer ensuite un pistolet plus petit que la paume, le poison³⁹...
- 50 Ce récit fantaisiste, manifestement inventé au fur et à mesure, révèle cependant qu'existe chez ces petits malfaiteurs, de façon immédiatement utilisable, un modèle de la conjuration conduite par ou pour un prince, en faisant appel à quelques hommes sûrs et en tentant de corrompre des serviteurs de la future victime : parce qu'il joue la carte de la vraisemblance, ce criminel tente de lancer une enquête, de convertir son statut de voleur en celui, plus enviable, de dénonciateur d'une dangereuse conjuration.
- 51 Ce type de « révélations », malgré leur caractère fantaisiste, est toujours pris au sérieux par les autorités, par mesure de précautions – et leur nombre croît avec les tensions internationales, comme dans ces années de tension avec l'Espagne durant lesquelles les Carafa reçoivent des informations sur d'autres possibles complots dirigés par les représentants du roi d'Espagne en Italie⁴⁰.
- 52 Ces complots inventés par des bandits, pris au sérieux, au moins momentanément, par les autorités judiciaires et politiques, se retrouvent, bien entendu, ailleurs qu'à Rome, et l'on pourrait multiplier les exemples : l'important est de constater la présence, chez ces bandits, d'un modèle quasiment stéréotypé de la conjuration princière. En inventant consciemment une conjuration, ces bandits incriminent une puissance princière, et non un groupe d'opposants : c'est là le signe que c'est désormais plus le prince lui-même, que d'éventuels opposants de l'intérieur, qui prend en charge les conjurations, les pratiques tyrannicides. La représentation du prince, dans ces récits imaginaires, mais voulus les plus vraisemblables possible, s'appuie par conséquent sur l'idée que non seulement le prince a facilement accès à une violence illégale et illégitime, même hors de ses États, mais surtout qu'il est le maître d'œuvre des complots, le seul finalement à même de s'opposer à un autre prince.
- 53 S'impose par conséquent l'image du prince prêt à tout instant à utiliser la pratique de la conjuration tyrannicide en recrutant des hommes de main, et ce non seulement chez les bandits, mais aussi chez les princes, qui prêtent foi aux assertions desdits bandits, ouvrent procès et enquêtes, ou vont jusqu'à clore des procès pour éviter de faire apparaître des responsabilités princières. C'est par exemple ce que fait le marquis de Mantoue qui, ayant découvert le complot de deux hommes dirigé contre lui et la famille régnante de Mantoue, a préféré ne pas en savoir trop, pour ne pas donner l'impression d'avoir voulu sous la torture incriminer des princes. Écrivant à son frère, il assume ce silence volontaire, lui conseillant d'adopter la même attitude face à d'éventuelles conjurations :
- Mais je n'ai pas voulu torturer ceux-ci [les comploteurs] ni connaître parfaitement tous les détails, afin que des personnes puissantes n'en puissent penser que j'eusse voulu les faire nommer pour m'appuyer ensuite sur des pratiques étrangères à mon intention⁴¹.
- 54 Pour le marquis de Mantoue, en 1548, toute conjuration montée contre lui était probablement le fait d'un prince adverse, d'où le choix qu'il fait de ne pas pousser l'enquête.

- 55 Par conséquent, il semblait très vraisemblable, à différents niveaux de l'échelle sociale, que les princes soient les moteurs des conjurations, soient à l'origine des pratiques tyrannicides ; l'image du prince se trouve alors élaborée à partir de trois représentations cohérentes : en premier lieu, une capacité de violence illégale inouïe et assumée, en second lieu une virtualité acceptée du complot et en troisième lieu la tyrannie volontaire mise en avant par des pouvoirs au nom d'une démarche tyrannicide.
- 56 L'image du prince a confisqué à son profit les représentations du tyran et du tyrannicide, et transformé les deux couples antagonistes tyrannicide et tyran-tyrannicide en une figure triple, celle du prince potentiellement tyran et tyrannicide, au nom d'une rationalité nouvelle qui, si elle peut parfois échapper au profane, n'en demeure pas moins à vocation libératrice. Cette image complexifiée du prince, porteuse d'une double capacité destructrice (le tyran et l'assassin), prive de sens les pratiques tyrannicides conventionnelles. D'une part, l'image du tyrannicide devient fortement princière, et d'autre part l'antithèse tyran-prince, qui légitimait la pratique meurtrière, n'existe plus : par ce jeu de miroirs et d'images croisées, le prince ferme donc l'espace de la contestation, ne laisse aux oppositions violentes ni représentations, ni modèles immédiatement disponibles – d'où la difficile résistance à un pouvoir princier, en l'absence de pratiques culturelles mobilisables.
- 57 En outre, on a montré que ce travail de représentations, notamment la volontaire pratique tyrannique du pouvoir princier, intervenait principalement dans les pouvoirs neufs ou refondés, c'est-à-dire dans une logique de recréation du pouvoir ; on pourrait ajouter que ce phénomène se produit au sein de puissances régionales moyennes (Toscane, États pontificaux) ou petites (duchés de Ferrare, Parme, Mantoue), qui de surcroît sont toutes des puissances sous influence des couronnes, de la France et surtout de l'Espagne.
- 58 Dans les deux cas, ce travail d'images, qui est en partie un travail princier, correspond à la mise en scène d'une puissance de destruction toujours mobilisable, surtout à l'échelle internationale, alors que, dans les faits, ces petits États italiens ont une marge d'action faible : l'affirmation de la puissance, c'est-à-dire l'auto-représentation comme virtuellement violente, dans des États neufs ou satellisés, est alors largement un travail d'images jouant sur des images – le prince se donnant à voir comme puissant, en captant la double image du tyran et du tyrannicide.
- 59 L'image de la puissance princière, au même titre peut-être que les rivalités dans les splendeurs des spectacles de cour dans ces petits États, au même titre sans doute aussi que le goût pour la diplomatie d'États même modestes, permet alors de pallier une perte d'autonomie, une perte de souveraineté : face à une puissance visible (notamment militaire) très amoindrie, face à une dépendance diplomatique transparente, les princes mettent en avant l'image d'une puissance cachée, toujours potentiellement utilisable, d'une capacité de violence d'autant plus grande qu'elle est dissimulée, pudiquement voilée par la raison d'État.

NOTES

1. Francesco Guicciardini, *Storie fiorentine*, Novare, EDIPEM, 1974, p. 80 : « sarebbe impossibile avessi avuto un tiranno migliore ».
2. Le texte classique de la pensée politique italienne qui, au milieu du XIV^e siècle, repose le problème du dévoilement du tyran, est celui de Bartolo da Sassoferrato, *Tractatus de Tyranno*, édité par D. Quaglioni dans *Politica e diritto nel Trecento italiano, Il « De Tyranno » di Bartolo da Sassoferrato (1314-1357)*, Florence, L. S. Olschki, 1983 ; voir particulièrement le chapitre 28.
3. Sur cette évolution voir l'essai de Maurizio Viroli, *Dalla politica alla ragion di Stato. La scienza del governo tra XIII e XVII secolo*, Rome, Donzelli, 1994.
4. *Annali di Fermo d'autore anonimo, dall'anno 1445 al 1557*, dans *Cronache della città di Fermo*, éd. par G. de Minicis, Florence, 1870, p. 236-237 : « arrivato nella città alli 2 gennaio con una banda de' cavalli e fanti subito l'andò a visitare Fogliano suo zio, Raffaele della Rovere [puis 4 noms], quali subito li fece strangolare e poi buttare in certe sue cantine sotteranee e poi con la gente uscì fuori gridando "Ammazza tiranni" e così se impatronì della città. Alla porta di S. Francesco incontrando Gio. Batta. Paccarone d'anni dodici, figlio di pier Leonardo Paccarone, lo fece ammazzare, due putti di Rafaele sopradetto, uno a capo di piazza il fece buttare dalle finestre, uno che lo teneva in braccio sua madre in casa, e altre della plebe. Poi fece mettere prigioniero Gio. Francesco Assalti con Marco e Lorenzo suoi figlioli, quali bisognò pagare quattro mila e cinquecento ducati se volsero uscire, e Gentile de Nobile che stava a Mogliano facendolo venire su la sua parola [...] lo fece ammazzare. [...] Avendo spaventato la città per simile sceleratezza chiamato il Consiglio si fece dare libera facoltà de potere fare a suo modo per il che mutò il governo, fece dodici Governatori quali per un anno potessero governare la città con questo che lui fusse superiore e non si facesse niente senza lui e in sua assenza quelli di sua casa. [...] Se cominciò a fare confiscare tutti li beni delli ammazzati, ma la roba di Gio. Battista Fogliano fu donata a lui [...] ; li però se fece una guardia de stipendiati e cominciò il palazzo a capo a piazza dove stavan li Frati delli Apostoli [...] cominciò a volere rifare il Girone e cominciò a redificarlo. »
5. Sur Liverotto da Fermo, peu d'études, si ce n'est celle de Francesco Filippini, « Liverotto Uffreducci tiranno di Fermo », *Atti e Memorie della R. deputazione di storia patria per le Province delle Marche*, vol. I, Ancône, s. n., 1895, p. 65-189.
6. Sur ces événements, voir Mario Natalucci, *Ancona attraverso i secoli*, vol. II, Città di Castello, Unione Arti grafiche, 1961, p. 17-35 et Enea Costantini, *Il Cardinale di Ravenna al governo d'Ancona e il suo processo sotto Paolo III*, Pesaro, 1891.
7. Sur l'établissement du pouvoir de Pier Luigi Farnese, voir Letizia Arcangeli, « Feudatari e duca negli stati farnesiani (1545-1587) », dans *Il Rinascimento nelle Corti padane. Società e cultura (actes du colloque Società e cultura al tempo di Ludovico Ariosto, 1975)*, Bari, De Donato, 1977, p. 77-95, et *Storia di Piacenza*, vol. IV - *Dai Farnese ai Borbone (1545-1802)*, dir. par la Sezione di Piacenza della Dep. di storia patria per le province Parmensi, Piacenza, ed. Tip. Ce. Co, 1999.
8. Sur cette conjuration, voir l'analyse récente de Gian Luca Podestà, « Dal delitto politico alla politica del delitto (Parma 1545-1611) », dans Y.-M. Bercé et E. Fasano Guarini (dir.), *Complots et Conjurations dans l'Europe moderne, Actes du colloque international (Rome 1993)*, Rome, École française de Rome, Palais Farnèse, 1996, p. 679-717.
9. Cette quasi absence de démenti apparaît dans les réponses ducales au procès intenté contre lui devant l'empereur par des exilés florentins : ces exilés dénoncent non seulement un gouvernement injuste et illégitime, mais aussi un duc libidineux et non respectueux de l'honneur des femmes ; à cette accusation, le duc répond par la seule invocation de la fama ducale : voir les *Querele dei fuorusciti fiorentini contro al duca Alessandro de' Medici*, dans Francesco Guicciardini, *Opere inedite*, vol. IX, Florence, 1866, p. 345 pour l'accusation, p. 374 pour la réponse.

10. Voir par exemple Benedetto Varchi, *Storia fiorentina di Benedetto Varchi*, éd. L. Arbib, vol. III, Florence, 1852, p. 201 ; Scipione Ammirato, *Istorie fiorentine*, éd. par L. Scarabelli, Turin, 1853, vol. 7, p. 120 ; Iacopo Nardi, *Istorie della città di Firenze*, éd. L. Arbib, Florence, 1838-1841, vol. II, p. 245.
11. Marcello Alberini, *Il Diario di Marcello Alberini (1521-1536)*, éd. par D. Orano, Archivio della R. Società Romana di Storia Patria, vol. XVIII, fasc. 3-4 (1895), p. 323 : « La nostra ben si può dir più che infelice etate, poichè non hebbe mai principe che fosse pur degno di questo nome ; et se ne possano rari o niuno nominare che per la sfrenata avaritia, et immenso ardore de dilatarse li stati et i regni, non precipitassero sè et altri, onde sono infinite volte successe tante discordie tra loro et le nationi, che oltre alle altre mutationi, se sono viste molte volte e grandi cittadi desolate et quasi estinti popoli, et le famiglie et i successori de quei principi, che già le reggevano et governavano, espulsi, dispersi et dissipati. »
12. Scipione Ammirato, *Discorsi di Scipione Ammirato sopra Cornelio Tacito*, éd. L. Scarabelli, 2 vol., Turin, Cugini Pomba ed., 1853 : voir vol. II, p. 279 (sur l'acceptation des mauvais princes : *Dirà alcuno, come avrò io a fare, se mi sono incontrato a vivere sotto un Principe malvagio ? Quello appunto che Cerialle consigliava a' Treviri : il che era, che si come noi tolleriamo il secco e le molte piogge e li altri mali della natura, così abbiamo a portare in pace la prodigalità e l'avarizia de' signoreggianti*), vol. I, p. 197 (sur la vertu sous un tyran) et vol. I, p. 137 (sur la mise en doute des tyrannicides).
13. Bibl. Apostol. Vaticana, Ms Urb. Lat. 858 (Discorsi e Trattati diversi, vol. XI), *Discorsi politici*, f° 145r-224r : ici, f° 195r : « un'huomo nobile, non dovesse mai porsi al pericolo d'uccider il tiranno per por la Patria in Libertà, quando però non fusse più crudel di Nerone, et Infame di Heliogabalo ; poiche all'hora che la Plebe hà perduta la Libertà, et che ella ha parte nella Republica, si vede, che come quella che corre a gli estremi, senza passar per mezzo alcuno hà così in odio il nome di tiranno, che non gli pare, che sia sicurezza et Libertà nella Republica, si ella non si arroga tutta l'amministrazione d'essa. »
14. Bernardino Bombino, *Il Tiranno, dans Discorsi intorno il governo della guerra, Et governo domestico...*, Naples, appresso à Raimondo Amato & Giovan du Boy, 1566, f° 194r-196r : « Non di meno negar non si puote che Iddio dà Rè Tiranno al popolo fuor di ragione acioche lo castighi del suo peccato I. Regum cap 8 & ancho Iddio in Iosue dice, te darò Rè nel moi furore per che à tal popolo convienne tal pastore. [...] Questa dunque potestà di Tiranno è ordinata da Iddio perche non sarebbe potestà se non fusse da Iddio ordinata [...] Perche naturalmente la felicità è superrba [...] per ciò i Pre'cipi per le loro potentie Vedendosi esser sovragl'altri, si tengono felici, & naturalmente sono superbi, onde poi d'un certo modo lascian dietro l'uffitio dell'ottimo Prencipe, & fanno l'Uffitio del Tiranno. »
15. [Scipione da Castro], *De' fondamenti dello Stato & Istromenti del regnare, dans La prima parte del Tesoro politico in cui si contengono Relationi, Istruttioni...*, Vicence, 1602 : fo 13 v : « Combatte lo Stato co'l Principe con giusto risentimento in un sol caso, & è quando egli abbandonata la religione vera, si sforza ad' introdurre sette false ; da che l'obbligo, che ha l'huomo con Dio, stringe molto più ch'ogn'altro ligame, o naturale ò legale, ò volontario : fuori di questo in ogni altra cosa è obligato il Vassallo à desiderare il Principe buono, & à tollerare il Reo : altrimenti si confonderebbe ad ogni hora lo Stato del Mondo. »
16. Bibl. Apostol. Vaticana, Ms Urb. Lat. 970 : *Discorsi politici fatti novamente sopra le più importanti materie di Stato*, f° 59r-v : « Et per non empire le carte di cose obbrobriose, quello diremo che sia il Tiranno, il quale scordatosi di Dio, non meno le cose sacre disprezza, che travagli i suoi Popoli. »
17. Torquato Accetto, *Della Dissimulazione Onesta*, chap. XIX : « Orrendi mostri son que' potenti, che divorano la sostanza di chi lor soggiace ; onde ciascuno, che sia in pericolo di tanta disavventura, non ha miglior mezzo di rimediar, che l'astenersi dalla pompa nella prosperità, e dalle lagrime e da' sospiri nella miseria ; e non solo dico del nasconder i beni esterni, ma que' dell'animo ; [...]. Sí che non è permesso di sospirare, quando il tiranno non lascia respirare, e non è lecito di mostrarsi pallido, mentre il ferro va facendo vermiglia la terra con sangue innocente. »
18. Archivio Segreto Vaticano, Fondo Pio, n° 28 : f° 112r-115r : *Osserationi Intorno al Governo di Genova d'Andrea Spinola Maso : Della servitù, e della Signoria*.
19. Silvia Grassi Fiorentino, dans « Perchè una fortezza ? Il caso di Perugia », dans *Forme e tecniche del potere nella città (secoli XIV-XVII)*, Università di Perugia, Annali della Facoltà di Scienze

politiche, 16, 1979-1980, p. 297-311, souligne bien que la forteresse de Pérouse est tournée contre la cité ; sur la tyrannie manifeste de Pérouse, voir Renaud Villard, « Le mal vivre à Pérouse (1480-1550), ou l'“opinion publique” entre désordres et tyrannies », *Mélanges de l'Ecole française de Rome - Italie et Méditerranée*, tome 113, 2001, p. 313-347.

20. Vincenzo Fedeli, *Relazione di messer V.F. ... tornato dal duca di Fiorenza nel 1561*, dans *Relazioni degli Ambasciatori veneti al Senato*, éd. A. Segarizzi, tome 3, vol. 1, Bari, Laterza, 1916, p. 128-129 : « Ma a quello quadro si aggiunge un rovescio molto socuro e tenebroso, in considerare come tante nobilissime e richissime famiglie [...] si veggono ora da un solo e da un loro cittadino dominati e governati, e, di liberi e di signori che erano, fatti servi [...] confessano i medesimi fiorentini esser loro avvenuto per giudizio manifesto del signor Iddio, che non ha voluto più tollerare in quella città le ingiurie e le tirannie, che crudelmente si usavano verso il popolo, verso la plebe, verso i sudditi, verso povera gente di contadi e infine verso la patria. »

21. Tommaso Contarini, *Relazione delle cose di Toscana (1588)*, dans *Relazioni degli ambasciatori...*, op. cit., tome 3, vol. 2, Bari, Laterza, 1916, ici p. 39.

22. *Discorso sopra la vita d'Augusto, estratto dal primo libro dell'istoria di Cornelio Tacito*, dans *Delle Lettere di Principi le quali si scrivono da Principi, o a Principi, o ragionano di Principi, Libro Terzo*, in Venetia, appresso Francesco Ziletti, MDLXXXI, f° 275r-281r : ici, f° 276r et 281r : « Bisogna notar principalmente, che uno stato ordinato bene, com'è hoggi in Italia quello di Vinitiani, non può partorir tiranno, è forza adunque accioche nasca, che siano corrotte in tutto, ò in gran parte le leggi. [...] la tirannide in una Republica divisa però è buona, perch'ella ha similitudine co'l principe legittimo, il quale non è in certi casi introdotto, se non perche il povero, et il ricco non si distruggano l'un l'altro ; [...] [conclusion] Godasi dunque chi vuole quella sciocca libertà, riempiendosi solamente del nome, se non la vuole chiamar licenza ; a similitudine di quelli, che bevendo vin guasto, si danno ad intendere di bere Chiarello, et Sanseverino, ò altro piu pretioso liquore. »

23. Sur cette conjuration, peu d'analyses récentes : voir l'ouvrage peu convaincant de Harold Acton, *The Pazzi conspiracy : the plot against the Medici*, Londres, Thames and Hudson, 1979.

24. Mis en avant notamment par Alamanno Rinuccini, *Dialogus de Libertate*, éd. par Francesco Adorno, *Atti e Memorie dell'Accademia toscana di scienze e lettere la Colombaria*, vol. XXII, nuova serie, VIII, 1957, p. 265-303.

25. Voir par exemple l'interprétation officielle de la conjuration telle qu'elle apparaît dans la condamnation judiciaire des conjurés, plusieurs mois après leur exécution sommaire : *Sentenze del Podestà (4 août 1478)*, éd. par A. Perosa en annexe de A. Poliziano, *Della congiura dei Pazzi*, Padoue, Antenore, 1958, p. 77-83. Sur la tendance générale des Médicis à l'appropriation du concept de liberté, à se poser comme les meilleurs garants d'une liberté florentine devenue sans doute moins fondamentale qu'auparavant, voir Alison Brown, « De-masking Renaissance republicanism », dans James Hankins (éd.), *Renaissance Civic Humanism. Reappraisals and Reflections*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 179-199.

26. Voir par exemple le point de vue de F. Guicciardini, *Storie fiorentine...*, op. cit., p. 47, sur la conjuration des Pazzi et son rôle dans le renforcement du pouvoir de Lorenzo de' Medici.

27. Voir le récit qu'en donne Gasparo Bugato, *Historia universale*, Venise, appresso Gabriel Giolito di Ferrari, 1571, p. 953-954.

28. Sur ces conflits, voir le chapitre VIII (et sa bibliographie) du récent livre de Luciano Chiappini, *Gli Estensi. Mille anni di storia*, Ferrare, Corbo editore, 2001.

29. Sur ces différents complots, voir Filippo Rodi, *Annali di Ferrara*, Biblioteca Ariostea di Ferrara, Ms Classe I, n° 645, vol. 2, (f° 522r-546r) : f° 526r : « (extrait du manifeste du duc Alfonso contre Léon X, de 1521) : Må io hò ultimamente inteso, conosciuto, et toccato co' mano, ch il pred° PP Leone no' per colpa mia, mà per l'odio, ch egli mi porta hà teso le insidie alla vitta, et stato moi, et per mezo di selerati suoi ministri hà tentato di far corrompere co' una grossa somma di denari, et altr promissioni alcuni miei stipendiati, [...] hò fatto distendere in scritto tutto il processo della cossa, ch in authentica forma è presso di me et li testimonij di cosi abominevole dellitto sono vivi, et con qualched° di essi il med° PP Leone di bocca

propria hà parlato sopra il d° trattato in modo di far stupir chi lo intendesse. [...] [f° 538r-v, sur le complot de 1525] [f° 539r, complot de 1526] [f° 545v, complot d'août 1528]. f° 546r : Le quali perche tutte passavano, ò di concerto ò d'ordine di esso Papa Clemente volse il Duca far consapevoli tutti li Principi di Christianità, di quello che passava, et mandarle i proccessi fabricati contro li machinatori, acciò vedessero il torto manifesti, et il mal modo, con che secco trattava il Pontefice. »

30. Voir par exemple la lettre de Côme I^{er} à Bernardo dei Medici, évêque de Forlì et ambassadeur auprès de l'empereur, 11 mars 1547, où Côme se félicite du grand service que lui ont rendu les deux assassins ; la lettre est éditée par G. Spini dans Cosimo I de' Medici, *Lettere*, Florence, Vallecchi editore, 1940, p. 112-113.

31. Voir par exemple Filippo de' Nerli, *Commentari de' fatti civili occorsi dentro la città di Firenze dall'anno 1215 al 1537*, 1728, p. 278.

32. Paolo Giovio, *La seconda parte dell'Historie del suo tempo. Tradotte per M. Lodovico Domenichi*, Venise, per Comin da Trino di Monferrato, 1555, f° 389r.

33. Archivio di Stato di Firenze (ASF), *Miscellanea medicea*, 54, ins. 33 : notamment f° 7r, où Côme I^{er} se dit prêt à dépenser jusqu'à 10 000 ducats pour faire assassiner son principal opposant.

34. Voir notamment dans ASF, *Carte Stroziane*, I, 97, f° 17r-23v, le récit par Ambrogio Tremazzi de son assassinat d'un exilé florentin à Paris, sur ordre du Grand duc ; voir aussi *Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane. Documents recueillis par Giuseppe Canestrini et publiés par Abel Desjardins*, tome IV, 1872, p. 112-238, pour les années 1577-1578 ; pour ces mêmes années (la répression de la conjuration de 1575) voir Jean Boutier, « Trois conjurations italiennes : Florence (1575), Parme (1611), Gênes (1628) », *Mélanges de l'École française de Rome*, vol. 108, n° 1, 1996, p. 319-375.

35. Archivio di Stato di Modena, *Casa e Stato*, b. n° 489, (*Processi di Stato*, 1), fasc. 4.

36. *Ibid.*, fasc. 5.

37. *Ibid.*, fasc. 6.

38. *Ibid.*, lettre du 2 décembre 1586 : « [...] mi cominciorno ad esaminare, et sobbornare con dire se havessi fatti i mali del mondo per i signori Malvezzi, che mi saria dato la vita, et non sarei più tornato à Ferrara, ne à Venetia. Udendo io le promesse fattemi da detti sopradetti mo cominciorno ad esaminare di molte cose delli signori Malvezzi, acciò fossero puniti, et per dare sodisfattione alli sopradetti per havermi promesso di salvare la vita tutto quello, che hò detto è il falso, et non sapeva cosa di loro che li potesse castigare la giustitia, [...] et di più dico havere ancora detto delli signori Malvezzi à Ferrare, che hanno voluto fare ammazzare il Duca di Ferrara [...] dico essere tutto falso [...], mà sono state mie inventioni per salvarmi la vita, [...] et tutto questo che io hò scritto è vero, et l'hò scritto per scarricare la mia coscienza, essendo al punto della morte. »

39. Archivio di Stato di Roma, *Governatore, Tribunale criminale*, Processi, 31, caso 7, f° 417-424 ; ce procès a été étudié par Thomas V. Cohen, « Three forms of Jeopardy : Honor, Pain and Truth-Telling in a Sixteenth-Century Italian Courtroom », *The Sixteenth Century Journal. The Journal of Early Modern Studies*, vol. 29, 1998, p. 975-998.

40. Voir Biblioteca Apostolica Vaticana, Ms *Ottob. Lat. 2348* : f° 310r-v (sur une conjuration découverte en août 1555, du vice-roi de Naples contre les Caraffa) et f° 320r-321v, deux lettres concernant deux autres complots, l'une d'août 1556, l'autre sans date.

41. Archivio di Stato di Parma, *Fondo Ronchini*, 8 : lettre du 14 août 1548, du marquis de Mantoue à Don Ferrante Gonzaga (copiée par A. Ronchini) : « Ma non ho voluto tormentare questi et esquisitamente intendere altri particolari [à propos de la conjuration menée contre lui], acciò che persone potenti non havessero da pensare ch'io havessi voluto fargli nominare per intratenermi poi su queste pratiche aliene dalla professione mia ».

RÉSUMÉS

Au cours du XVI^e siècle, dans l'espace politique italien l'usage de la tyrannie naguère vivement décriée se banalise. Les princes n'hésitent pas à manifester la dimension tyrannique et violente de leur pouvoir et la pensée politique accompagne cette évolution en établissant l'image d'une tyrannie aussi ordinaire que nécessaire qu'il faut accepter patiemment. Cette nouvelle représentation du souverain trouve son aboutissement dans le portrait du prince comme acteur principal des conjurations : en monopolisant ouvertement la violence illégitime en captant à son profit l'image du tyran et du tyrannicide, le prince se donne à voir comme détenteur d'une puissance aussi extrême que masquée et nécessaire. Par là-même, il ferme l'espace d'une possible opposition et pallie son manque de puissance réelle par l'affirmation d'une violence virtuelle.

During the 16th century in Italy it became usual to govern in a tyrannical mode even if this mode was until recently decried. The princes don't hesitate to demonstrate the violent nature of their power and the political thought supports this evolution, as it shows this tyranny as ordinary and necessary. This new representation of the Italian sovereign leads to the portrait of princes as conspirators: as he monopolizes the illegitimate violence, as he uses both images of tyrant and tyrannicide, the prince shows himself to be holder of an extreme and secret power. Because of this, he closes off the arena of political opposition: the affirmation of a virtual violence enables those Italian sovereigns to compensate their lack of efficient power.

INDEX

Mots-clés : tyrannicide, pouvoir politique, prince, tyran, Italie

Keywords : tyrannicide, political power, prince, tyrant, Italy